

autrement

# KENNETH COOK

À toute berzingue



« Un suspense vertigineux »  
DOUGLAS KENNEDY

## Littératures - Roman

« PISTE D'OBIRI. DANGER. D'ICI À OBIRI, LA CHALEUR, LES SABLES MOUVANTS ET AUTRES DANGERS RENDENT LA TRAVERSÉE EXTRÊMEMENT PÉRILLEUSE. EN CAS DE PANNE, N'ABANDONNEZ JAMAIS VOTRE VOITURE. »

Katie et Shaw se connaissent depuis vingt-quatre heures à peine. Pourtant, entre eux, c'est déjà « à la vie, à la mort », au sens propre du terme. Coincés dans une petite Honda lancée à toute berzingue sur la piste d'Obiri – six cents kilomètres de fournaise et de poussière au cœur de l'outback australien –, ils sont poursuivis par une monstrueuse créature prête à tout pour les éliminer. Doivent-ils rebrousser chemin et affronter leur assaillant ? Ou continuer leur course folle sur cette piste qui semble mener droit en enfer ?

« Un roman d'action pur et dur qui tient en haleine du début à la fin. » Douglas Kennedy

**Kenneth Cook** (1929-1987) accède à l'âge de 32 ans au statut d'auteur culte grâce à la publication de son chef-d'œuvre, *Cinq matins de trop. À toute berzingue*, inédit en France à ce jour, est son onzième livre publié aux Éditions Autrement.

À toute berzingue

Ouvrage publié en anglais (Australie) sous le titre *Fear Is the Rider* par Text Publishing.

© The Kenneth Cook Estate.

© Éditions Autrement, Paris, 2016 pour la traduction française.

Préface © Éditions Autrement, Paris, 2016.

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

KENNETH COOK

# À toute berzingue

Roman

Préface de Douglas Kennedy

*Traduit de l'anglais (Australie)  
par Mireille Vignol*

Éditions Autrement **Littératures**



## Préface

Il y a quelques mois, je suis retourné au fin fond du monde. J'ai loué un 4 × 4 à Darwin avant de disparaître plusieurs semaines dans le vaste néant primitif de l'outback australien. C'était mon treizième voyage dans cette vacuité visuelle – un espace sauvage, reculé, vide et perturbant, qui paraît infini en raison de son extrême dépouillement.

Pour vous représenter le dénuement absolu du terrain, imaginez un continent presque aussi étendu que les États-Unis mais comptant seulement vingt-cinq millions d'habitants, dont quatre-vingt-dix pour cent sont regroupés dans six villes. Ainsi, dès que l'on s'aventure hors des rares enclaves urbaines, on se trouve face à un vide vertigineux. Bien qu'il y ait des régions montagneuses en Tasmanie et à l'est du pays, la vaste majorité de l'Australie grille au soleil presque toute l'année. Les déserts couvrent la totalité du centre du continent, et certaines

parties du nord-ouest. Et même lorsque vous vous trouvez dans des coins du bush plus verdoyants, le danger semble omniprésent. Aride, vide, semé de menaces potentielles, c'est le genre d'endroit où l'on s'aventure à ses risques et périls. L'été dernier, quand j'ai loué un 4 × 4 pour parcourir 3 500 kilomètres dans l'outback – dont 1 000 sur piste non goudronnée –, le type de l'agence de location m'a aidé à remplir deux gros jerrycans d'eau supplémentaires et m'a donné le conseil suivant : « Si vous tombez en panne, n'abandonnez jamais – au grand jamais – votre véhicule. Même si personne ne passe pendant deux jours, restez dans votre voiture. Si vous partez à pied, vous vous dirigerez vers une mort certaine. »

J'ai traversé une région grouillant de *king brown*, des serpents venimeux dont la seule morsure vous tue en deux heures. J'ai dû éviter tous les ruisseaux et points d'eau à cause des crocodiles. Le risque de crevaison ou de rupture des suspensions était constant en raison du revêtement irrégulier des routes. Dans l'outback, dès qu'on s'éloigne d'un des rares avant-postes de la civilisation, on se retrouve (dans le meilleur des cas) à trois cents kilomètres de la prochaine station-service où trouver ravitaillement,



carburant et présence humaine. Pendant mon voyage, il m'est fréquemment arrivé de rouler plus de trois heures sans apercevoir la moindre habitation.

Pour un Européen (et même pour un Américain), l'impression de dislocation et de solitude géographiques est à la fois enivrante et effarante. Tout comme la découverte que les robustes habitants de ces zones reculées sont souvent rustiques, bourrus et un petit peu timbrés (l'expression utilisée constamment dans l'outback est : « troppo » – le type de folie qui sévit sous la chaleur du soleil tropical).

Mais il y a également une certaine exaltation à parcourir des paysages aussi bruts, sauvages, souvent préhistoriques ; un endroit dans lequel de nombreuses personnes disparaissent tous les ans sans laisser de trace et où une mauvaise décision peut facilement vous entraîner dans une situation dangereuse.

Mon étrange histoire d'amour avec l'outback australien a commencé en 1990. Après une tournée littéraire, j'avais sauté à bord de l'Indian Pacific Railway, un train qui relie Sydney à Perth en quatre nuits, d'est en ouest à travers le continent vide. Les quelque huit heures qu'il nous avait fallu pour traverser le désert impitoyable

de la plaine de Nullarbor m'avaient tout particulièrement séduit. Le train s'était arrêté une heure dans une gare minuscule. Nous étions en mars. La température extérieure atteignait les quarante-six degrés. Le sable était tellement blanc, tellement décoloré par la furie du soleil, que même mes lunettes de soleil très sombres ne me protégeaient pas de l'éblouissement. J'avais marché environ cinq minutes, en m'éloignant de la petite gare, et j'avais eu l'impression de pénétrer dans un néant infernal, annonciateur d'une mort ardente et certaine. Le lendemain, j'étais descendu dans la ville minière aurifère malfamée de Kalgoorlie – un vrai décor de western avec ses mineurs endurcis et boucanés, ses bordels, ses jeux d'argent, ses flots d'alcool et ses bagarres perpétuelles sur la place publique (j'en avais vu trois en quarante-huit heures). Puis, lorsque j'étais revenu à la civilisation (la ville de Perth), j'avais acheté un roman conseillé par un ami de Sydney : *Cinq matins de trop* de Kenneth Cook. Cet ami – il travaillait pour la télévision et radio publique, ABC – m'avait dit que c'était le seul roman traduisant fidèlement la nature détraquée de la vie dans l'outback... surtout du point de vue d'un étranger qui s'aventure dans un trou paumé, finit par jouer et perd toutes ses économies.

J'avais lu *Cinq matins de trop* d'un trait – en une heure. J'avais été fasciné par sa narration effrénée, l'examen dostoïevskien de la destruction consciente de soi, la vision existentialiste des culs-de-sac que nous construisons de toutes pièces avant de nous y perdre, et le portrait sévère, sans concession, de la vie dans le bush australien et ses pires travers. Avant même de reposer le roman, j'avais déjà décidé de revenir en Australie et de traverser le bush en voiture. À cette époque, j'avais un livre, *Combien*, à terminer, j'ai donc dû attendre dix-huit mois avant d'y retourner. Pendant l'été de 1991, j'ai parcouru plus de 6 000 kilomètres dans l'outback. Ce voyage a changé ma vie : il a fait germer l'idée à la base de mon premier roman, *Piège nuptial*. Comme je l'avais dit en plaisantant au moment de la sortie du livre, il m'avait fallu faire un voyage de dingue, en solitaire, à travers l'intérieur sauvage de l'Australie pour trouver le courage d'écrire mon premier roman.

Mais c'est le roman choc, vif et condensé, de Kenneth Cook qui a véritablement lancé ma carrière de romancier et, à ce titre, je lui dois énormément.

Cook nous a hélas quittés en 1987. Il n'avait pas cinquante-huit ans ; c'était un écrivain peu

connu hors des frontières de l’Australie et dont les écrits multiples n’ont jamais véritablement surpassé le génie de *Cinq matins de trop* (par ailleurs superbement adapté à l’écran en 1971 dans le film de Ted Kotcheff, *Réveil dans la terreur*<sup>1</sup>, qui relança l’industrie australienne du cinéma). Près de trente ans après sa mort, Cook est toujours considéré comme un écrivain honteusement négligé (en dehors de l’Australie et de la France où il est devenu un auteur culte ces dernières années). Et, en dépit des titres faussement comiques de ses recueils de nouvelles publiés à la fin de sa vie, *Le koala tueur* ou *La vengeance du wombat*, le roman que vous avez entre les mains prouve que Cook savait magistralement évoquer la violence du bush australien.

*À toute berzingue* n’a jamais été publié du vivant de Cook. Il l’est aujourd’hui pour la première fois (en Australie et en France) grâce à sa fille Kerry. On peut dire que Cook aimait vivre à la dure. Bien qu’originaire de Sydney, jeune adulte, il passa beaucoup de temps dans le bush

---

1. Ressorti en salles en France en 2014 et maintenant disponible en DVD.

et son environnement sauvage : une expérience qui modela considérablement sa sensibilité romanesque. Cook comprenait très clairement la fracture extrême entre l'Australie métropolitaine et les terres reculées que les Australiens décrivent par ces formules inquiétantes : « le cœur mort », « au-delà de la souche noire », « l'arrière arrière arrière au-delà ».

Comme dans *Cinq matins de trop*, *À toute berzingue* met en scène les tribulations de malheureux citadins qui s'aventurent trop profondément du mauvais côté du bush et se retrouvent, par inadvertance, en terrain sauvage. Mais ces deux œuvres appartiennent à des domaines romanesques bien distincts. *Cinq matins de trop* est, au fond, un récit existentiel sur le besoin inhérent de se mettre en danger et sur la découverte d'une liberté terrifiante, associée à la perte de tout, quand on se retrouve naufragé dans un avant-poste de la civilisation qui n'a absolument rien de civilisé. Psychologiquement complexe – mais doté d'une intrigue diabolique – c'est un petit chef-d'œuvre d'effroi claustrophobe qui en dit long sur la frontière que nous franchissons tous, un jour ou l'autre, entre le moi que nous croyons connaître et la face cachée de notre psychisme où le besoin

d'obscurité cohabite depuis toujours avec notre condition humaine.

À toute *berzingue* est un roman d'action pur et dur. Une action effrénée qui tient en haleine du début à la fin : un *page-turner* torride au sens noble du terme.

L'intrigue est on ne peut plus simple. Un gars de la ville rencontre une femme séduisante, urbaine comme lui, en plein milieu du bush. Ils sont tous deux issus de milieux aisés. Il conduit une petite Honda qui n'est pas faite pour le hors-piste. Elle a un 4 × 4 beaucoup plus robuste. Il est attiré par la fille. Mais avant qu'ils ne commencent à flirter, elle lui annonce qu'elle va emprunter une piste réputée difficile et inaccessible. Le gentleman décide de la suivre... tout en sachant que sa voiture n'est pas adaptée au terrain (un policier le met d'ailleurs en garde contre les potentiels dangers). Mais quel homme n'a jamais suivi une femme là où il ne fallait pas ? Un grand nombre de mauvaises décisions sont prises quand une certaine partie de notre anatomie se met à penser à la place de notre cerveau. Une fois hors piste, dans un endroit complètement paumé, sa rencontre avec cette femme va dépasser ses pires

cauchemars : elle est poursuivie par un fou furieux. Elle ne le connaît pas, n'a jamais eu le moindre contact avec lui. Il s'agit d'un monstre humain déterminé à la tuer. Et lorsque le *gentleman* tente de la secourir, l'homme sauvage s'en prend à lui avec une rage obsessionnelle.

En 1924, un écrivain nommé Richard Connell a publié une nouvelle, « Le plus dangereux des gibiers », dans laquelle un type devient la proie d'une terrifiante chasse à l'homme pour des raisons qui n'ont d'autre logique que d'avoir été choisi comme gibier par des chasseurs. Dans *Duel*, l'un de ses formidables premiers films, Steven Spielberg suit un représentant de commerce entre deux âges qui découvre que le chauffeur invisible du camion en train de le talonner ne s'arrêtera devant rien pour le chasser de la route et le tuer.

Avec sa trajectoire similaire de chasseur/chassé, *À toute berzingue* joue brillamment et cruellement avec les nerfs du lecteur. S'interdisant toute profondeur psychologique et questions pénétrantes sur la nature humaine, c'est un roman qui captive par sa cadence furieuse et son intrigue vertigineuse.

D'un point de vue stylistique, il s'agit vraiment de littérature populaire. Ce livre s'inscrit

dans la tradition du roman noir américain des années 1950 (Jim Thompson vient immédiatement à l'esprit). Il vous faut céder à sa prose incisive et à sa sensibilité de film de série B, car c'est un roman qui vous piège comme un étau. Nous avons tous (enfin, moi, en tout cas) été tourmentés par des visions cauchemardesques où nous sommes poursuivis par un fou furieux. De même, nous nous sommes tous demandé ce que nous ferions dans une situation extrême qui se résume à un simple : eux-contre-nous. *À toute berzingue* joue sur tous les registres de ces perturbantes divagations, en propulsant un couple improbable dans des séquences de cauchemar on ne peut plus funestes. L'homme qui les traque est, en effet, avant tout, un animal implacable et malin qui n'abandonnera jamais avant d'avoir piégé sa proie. S'étant approprié le 4 × 4 de la femme, sa folle détermination à tuer devient presque mythique par sa sauvagerie systématique. Cette bête (c'est le terme approprié, dans ce cas) sans nom, virtuellement sans visage, ne possède aucune des valeurs que nous associons au monde civilisé tel que nous le concevons. C'est l'homme au sens le plus primitif et basique ; son besoin de tuer n'est jamais exploré, expliqué, ni rationalisé. C'est un des nombreux



traits de génie du livre : il ne révèle absolument rien – psychologiquement ou émotionnellement – des pulsions homicides de cet homme des cavernes. Il se résume simplement et exclusivement au besoin de détruire, coûte que coûte et, sans trop dévoiler l’histoire, c’est un récit où les témoins innocents sont tous emportés dans le déchaînement de l’action.

La façon dont Cook esquive les détails concernant ses deux protagonistes est tout aussi fascinante. Ils viennent d’ailleurs, de la ville, et sont complètement dépassés par les événements. Mais ils apprennent rapidement à survivre (toutes les descriptions mécaniques des dangers des pistes non goudronnées m’ont rappelé de nombreux moments de grande solitude sur le réseau routier ridiculement cahoteux de l’outback). Ignorez les dialogues parfois un peu raides des deux personnages – et le fait qu’au final on n’aura pas appris grand-chose sur eux. Ce roman est avant tout une folle cavalcade qui exprime parfaitement, avec une justesse viscérale, la crainte d’être englouti par l’outback. Personne ne décrit mieux que Kenneth Cook cette terre cruelle, fréquemment barbare. Sans jamais essayer de donner un sens à la sauvagerie qu’il expose,

il soulève toutes sortes de questions primordiales sur le monde civilisé qui n'a pas d'autre choix que de répondre à la sauvagerie par la sauvagerie.

Le roman nous rappelle aussi que, dans un monde de plus en plus surconnecté et monoculturel, le bush australien reste une des dernières grandes *tabula rasa*. Un endroit où les drames primitifs les plus sombres de la condition humaine peuvent se jouer au milieu de nulle part, sous un soleil de plomb.

Douglas Kennedy,  
*août 2015*





Du même auteur  
chez Autrement

*Le blues du troglodyte*, 2015

*La bête*, 2014

*Le trésor de la baie des orques*, 2013

*L'ivresse du kangourou*, 2012

*Le vin de la colère divine*, 2011

*La vengeance du wombat*, 2010

*Le koala tueur*, 2009

*Par-dessus bord*, 2008

*À coups redoublés*, 2007

*Cinq matins de trop*, 2006

ISBN : 978-2-7467-4312-0  
N° d'édition : L.69ELFN000394.N001  
Dépôt légal : février 2016